

{headline}

Le théâtre est un miroir à plusieurs faces

2020-10-26 15:10:00 Fabien Imhof

1940. En pleine Guerre, une troupe de quatre comédiens reprend *Benoni* de Knut Hamsun, sur les ondes de Radio-Genève. C'est à cet enregistrement que nous invite à assister la Cie L'Homme de dos, dans *D'après*, au Théâtre du Loup, du 23 octobre au 8 novembre.

D'entrée, nous sommes plongés en 1940, lorsque Maurice (interprété par Alain Borek) s'adresse au public, comme si c'était celui de l'époque, venu dans les locaux de la radio. Il parle de sa fascination pour les sons, tous ceux qui l'entourent, de ce qu'ils peuvent transmettre comme émotions^[1]. Bientôt rejoint par ses collègues Bertin (David Gobet), Renée (Marion Chabloz) et Arlette (Mélanie Foulon), la grande actrice venue de Paris, ils enregistrent ensemble une adaptation de *Benoni*, pièce du Prix Nobel norvégien Knut Hamsun. Il y est question d'une histoire d'amour corrompue par l'argent, lorsque Benoni veut épouser Rosa, la fille du pasteur, mais que le parrain de cette dernière, un vil commerçant, s'en mêle...

Trois temporalités

D'après : cela peut évoquer plusieurs choses. D'abord, on peut y voir une idée d'adaptation : la pièce radiophonique est écrite *D'après* l'œuvre de Knut Hamsun. C'est peut-être aussi une évocation du monde *d'après*, dont on entend plus que jamais parler. Oui, mais... le monde *d'après* quoi ? Et c'est là que la question devient véritablement pertinente. Car, dans ce spectacle, il n'y a non pas deux, mais bien trois temporalités qui s'entremêlent. Et le monde *d'après* peut être celui d'après chacune d'entre elles. Dans l'ordre, il y a évidemment 1870, année durant laquelle se déroule l'action de *Benoni*. Cette date n'est pas anodine, puisqu'elle correspond à la période suivant la Révolution industrielle. Benoni devient ainsi un prolifique pêcheur des Lofoten, ce qui lui permet d'amasser beaucoup d'argent et d'envisager un mariage serein avec Rosa (jusque-là fiancée à un autre). Mais rien ne va se passer comme prévu... Cette première temporalité questionne les conséquences de cette Révolution : le monde est-il vraiment plus heureux ? L'argent, qui va avec la société capitaliste en plein développement, est-il synonyme de bonheur ? Au vu de l'histoire de *Benoni*, on est en droit de se le demander...

La deuxième temporalité est, bien sûr, celle de 1940, durant laquelle les comédiens enregistrent la pièce. Il s'agit là d'une des périodes les plus difficiles de l'Histoire, puisqu'ils se trouvent en pleine Seconde Guerre mondiale. Arlette a d'ailleurs dû fuir Paris occupée, pour se réfugier à Genève. Tout le monde se questionne alors sur le monde *d'après* : Paris sera-t-elle encore française après tout cela ? Dans quel état va-t-on retrouver le monde ? C'est aussi une période qui marque un certain isolement, en raison du couvre-feu en vigueur et de la peur de sortir de chez soi.



Une situation qui, si elle n'est pas directement comparable à celle d'aujourd'hui, n'est pas sans rappeler ce que nous avons vécu ces derniers mois et vivons encore actuellement. L'incertitude est de mise, l'isolement est fréquent... Et c'est bien là qu'est la troisième temporalité. Elle n'est évoquée directement qu'à une reprise dans la pièce, lorsque Renée répond au téléphone et discute avec sa mère. C'est d'ailleurs, petite parenthèse, la seule scène qui ne nous a pas vraiment convaincu durant le spectacle. Pourquoi rappeler de manière aussi flagrante que nous sommes en 2020 ? Les allusions – qui n'en étaient d'ailleurs peut-être pas – étaient bien plus subtiles et suffisaient à évoquer cette temporalité. Mais ceci n'est qu'un

détail qu'on oublie bien vite au vu du reste de ce brillant spectacle Ces allusions, ce sont de petites questions que les comédiens de 1940 se posent, et qui pourraient s'appliquer à nous aujourd'hui : comment sera le monde *d'après* ? Que faire face à l'isolement dû au couvre-feu ? Comment rencontrer des gens dans une telle période ? Mais l'essentiel réside ailleurs. Ces trois temporalités se présentent comme un jeu de miroirs. Le public rit face aux questionnements des personnages, car il en connaît déjà les réponses : Paris sera libérée et redeviendra la ville lumière ; on se relèvera de cette Guerre, malgré le tragique bilan humain... Ces miroirs, en revanche, posent d'autres questions, et notamment sur ce que l'on apprend de nos erreurs passées. Le monde dominé par l'argent dans lequel vit Benoni n'a pas cessé, loin de là, et cela ne pose-t-il pas toujours des problèmes ? Il y a eu plusieurs crises économiques et, dans le contexte actuel, le milieu économique a un grand rôle à jouer. Sans se montrer démagogique, la Guerre et les crises qui en ont résulté ne se répètent-elles pas aujourd'hui ? On entend beaucoup ces derniers temps parler d'un monde *d'après*, plus tourné vers la solidarité et l'humain. Ce sont les mêmes discours que peuvent tenir les personnages de 1940 dans la pièce, et pourtant...

Des personnages typés et hauts en couleur

Ces personnages, il nous faut aussi en parler. Car, s'ils vivent en 1940, ils sont aussi le reflet de ce que nous sommes aujourd'hui. Il y a Bertin, qui n'a pas pu saisir sa chance à Paris à cause de l'occupation et qui traîne ses occasions manquées comme un boulet. Lui qui se prétend un si grand acteur, ne joue-t-il pas aussi dans la vie, comme le lui fait remarquer Arlette ? L'alcool est devenu le seul moyen pour lui de tenir face à ses échecs. Arlette, quant à elle, a dû quitter Paris et se présente un peu comme le cliché de la Parisienne, avec ses airs hautains et ses incessantes références aux grandes œuvres et acteurs qu'elle a côtoyés. Elle ne semble pas adaptée à la vie genevoise, ce « petit Paris » comme elle le nomme. Pourtant, lorsqu'elle vient s'adresser seule à seul au public, elle devient très attachante. On comprend que sa vie n'a pas été si simple que cela, elle qui a dû se faire sa place en venant de la province. Il y a ensuite Renée, qui craque après une scène d'amour de *Benino* dans laquelle son personnage de Rosa doit faire semblant d'être amoureuse. Alors, sans vraiment dire mot, on comprend qu'elle s'identifie à son personnage, de la même manière que nous, spectateurs et spectatrices le faisons. C'est d'ailleurs ce qui nous permet d'entrer pleinement dans un spectacle, un film ou un livre, de quelque type qu'il soit. Et puis, il y a Maurice. Maurice, c'est cet acteur passionné par les sons, qui se fait sa soupe de poireaux le lundi et en mange toute la semaine. Il est l'image de ces personnes qu'on a toutes et tous rencontrées, tellement porté par ce qu'il aime qu'il en oublie presque qu'il s'adresse à des gens qui ne partagent pas forcément cette passion. S'ils font beaucoup rire, notamment à l'aide du ton qu'il emploie, ses propos n'en demeurent pas moins profonds et vrais. Au final, ce personnage enfermé dans sa solitude, mais qui s'y plaît, n'est-il pas le plus attachant de tous ?



D'après, c'est, vous l'aurez compris, un spectacle riche qui mêle théâtre, sons et radio, dans plusieurs temporalités. C'est un spectacle qui agit comme un miroir, à plusieurs niveaux. On ne saurait trop le classer dans une catégorie : à la fois comique – on rit énormément – et tragique – par les propos des personnages et le contexte dans lequel ils sont plongés – c'est un spectacle difficilement descriptible. C'est disons-le, une expérience à vivre, à voir et à entendre avant tout.

Fabien Imhof

Infos pratiques :

D'après, librement adapté de *Benoni* de Knut Hamsun, du 23 novembre au 8 octobre 2020 au Théâtre du Loup.

Conception et adaptation : Adrien Barazzone

Co-mise en scène : Adrien Barazzone et Barbara Schlittler

Avec Alain Borek. Mario Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet.

<https://theatreduloup.ch/spectacle/d-apres/>

Photos : © Nicolas Dupraz

[1] Ces différents aspects sont davantage développés dans la critique de Magali Bossi, à lire [ICI](#) !

Articles similaires

-->

Critique de La Pépinière

Le théâtre est un miroir à plusieurs faces

2020-10-26 15:10:00 Fabien Imhof

1940. En pleine Guerre, une troupe de quatre comédiens reprend *Benoni* de Knut Hamsun, sur les ondes de Radio-Genève. C'est à cet enregistrement que nous invite à assister la Cie L'Homme de dos, dans *D'après, au Théâtre du Loup*, du 23 octobre au 8 novembre.

D'entrée, nous sommes plongés en 1940, lorsque Maurice (interprété par Alain Borek) s'adresse au public, comme si c'était celui de l'époque, venu dans les locaux de la radio. Il parle de sa fascination pour les sons, tous ceux qui l'entourent, de ce qu'ils peuvent transmettre comme émotions [1]. Bientôt rejoint par ses collègues Bertin (David Gobet), Renée (Marion Chabloz) et Arlette (Mélanie Foulon), la grande actrice venue de Paris, ils enregistrent ensemble une adaptation de *Benoni*, pièce du Prix Nobel norvégien Knut Hamsun. Il y est question d'une histoire d'amour corrompue par l'argent, lorsque Benoni veut épouser Rosa, la fille du pasteur, mais que le parrain de cette dernière, un vil commerçant, s'en mêle...

Trois temporalités

D'après : cela peut évoquer plusieurs choses. D'abord, on peut y voir une idée d'adaptation : la pièce radiophonique est écrite *D'après* l'œuvre de Knut Hamsun. C'est peut-être aussi une évocation du monde *d'après*, dont on entend plus que jamais parler. Oui, mais... le monde *d'après* quoi ? Et c'est là que la question devient véritablement pertinente. Car, dans ce spectacle, il n'y a non pas deux, mais bien trois temporalités qui s'entremêlent. Et le monde *d'après* peut être celui d'après chacune d'entre elles. Dans l'ordre, il y a évidemment 1870, année durant laquelle se déroule l'action de *Benoni*. Cette date n'est pas anodine, puisqu'elle correspond à la période suivant la Révolution industrielle. Benoni devient ainsi un prolifique pêcheur des Lofoten, ce qui lui permet d'amasser beaucoup d'argent et d'envisager un mariage serein avec Rosa (jusque-là fiancée à un autre). Mais rien ne va se passer comme prévu... Cette première temporalité questionne les conséquences de cette Révolution : le monde est-il vraiment plus heureux ? L'argent, qui va avec la société capitaliste en plein développement, est-il synonyme de bonheur ? Au vu de l'histoire de *Benoni*, on est en droit de se le demander...

La deuxième temporalité est, bien sûr, celle de 1940, durant laquelle les comédiens enregistrent la pièce. Il s'agit là d'une des périodes les plus difficiles de l'Histoire, puisqu'ils se trouvent en pleine Seconde Guerre mondiale. Arlette a d'ailleurs dû fuir Paris occupée, pour se réfugier à Genève. Tout le monde se questionne alors sur le monde *d'après* : Paris sera-t-elle encore française après tout cela ? Dans quel état va-t-on retrouver le monde ? C'est aussi une période qui marque un certain isolement, en raison du couvre-feu en vigueur et de la peur de sortir de chez soi.



Une situation qui, si elle n'est pas directement comparable à celle d'aujourd'hui, n'est pas sans rappeler ce que nous avons vécu ces derniers mois et vivons encore actuellement. L'incertitude est de mise, l'isolement est fréquent... Et c'est bien là qu'est la troisième temporalité. Elle n'est évoquée directement qu'à une reprise dans la pièce, lorsque Renée répond au téléphone et discute avec sa mère. C'est d'ailleurs, petite parenthèse, la seule scène qui ne nous a pas vraiment convaincu durant le spectacle. Pourquoi rappeler de manière aussi flagrante que nous sommes en 2020 ? Les allusions – qui n'en étaient d'ailleurs peut-être pas – étaient bien plus subtiles et suffisaient à évoquer cette temporalité. Mais ceci n'est qu'un détail qu'on oublie bien vite au vu du reste de ce brillant spectacle. Ces allusions, ce sont de petites questions que les comédiens de 1940 se posent, et qui pourraient s'appliquer à nous aujourd'hui : comment sera le monde *d'après* ? Que faire face à l'isolement dû au couvre-feu ? Comment rencontrer des gens dans une telle période ? Mais l'essentiel réside ailleurs. Ces trois temporalités se présentent comme un jeu de miroirs. Le public rit face aux questionnements des personnages, car il en connaît déjà les réponses : Paris sera libérée et redeviendra la ville lumière ; on se relèvera de cette Guerre, malgré le tragique bilan humain... Ces miroirs, en revanche, posent d'autres questions, et notamment sur ce que l'on apprend de nos erreurs passées. Le monde dominé par l'argent dans lequel vit Benoni n'a pas cessé, loin de là, et cela ne pose-t-il pas toujours des problèmes ? Il y a eu plusieurs crises économiques et, dans le contexte actuel, le milieu économique a un grand rôle à jouer. Sans se montrer démagogique, la Guerre et les crises qui en ont résulté ne se répètent-elles pas aujourd'hui ? On entend beaucoup ces derniers temps parler d'un monde *d'après*, plus tourné vers la solidarité et l'humain. Ce sont les mêmes discours que peuvent tenir les personnages de 1940 dans la pièce, et pourtant...

Des personnages typés et hauts en couleur

Ces personnages, il nous faut aussi en parler. Car, s'ils vivent en 1940, ils sont aussi le reflet de ce que nous sommes aujourd'hui. Il y a Bertin, qui n'a pas pu saisir sa chance à Paris à cause de l'occupation et qui traîne ses occasions manquées comme un boulet. Lui qui se prétend un si grand acteur, ne joue-t-il pas aussi dans la vie, comme le lui fait remarquer Arlette ? L'alcool est devenu le seul moyen pour lui de tenir face à ses échecs. Arlette, quant à elle, a dû quitter Paris et se présente un peu comme le cliché de la Parisienne, avec ses airs hautains et ses incessantes références aux grandes œuvres et acteurs qu'elle a côtoyés. Elle ne semble pas adaptée à la vie genevoise, ce « petit Paris » comme elle le nomme. Pourtant, lorsqu'elle vient s'adresser seule à seul au public, elle devient très attachante. On comprend que sa vie n'a pas été si simple que cela, elle qui a dû se faire sa place en venant de la province. Il y a ensuite Renée, qui craque après une scène d'amour de *Benino* dans laquelle son personnage de Rosa doit faire semblant d'être amoureuse. Alors, sans vraiment dire mot, on comprend qu'elle s'identifie à son personnage, de la même manière que nous, spectateurs et spectatrices le faisons. C'est d'ailleurs ce qui nous permet d'entrer pleinement dans un spectacle, un film ou un livre, de quelque type qu'il soit. Et puis, il y a Maurice. Maurice, c'est cet acteur passionné par les sons, qui se fait sa soupe de poireaux le lundi et en mange toute la semaine. Il est l'image de ces personnes qu'on a toutes et tous rencontrées, tellement porté par ce qu'il aime qu'il en oublie presque qu'il s'adresse à des gens qui ne partagent pas forcément cette passion. S'ils font beaucoup rire, notamment à l'aide du ton qu'il emploie, ses propos n'en demeurent pas moins profonds et vrais. Au final, ce personnage enfermé dans sa solitude, mais qui s'y plaît, n'est-il pas le plus attachant de tous ?



D'après, c'est, vous l'aurez compris, un spectacle riche qui mêle théâtre, sons et radio, dans plusieurs temporalités. C'est un spectacle qui agit comme un miroir, à plusieurs niveaux. On ne saurait trop le classer dans une catégorie : à la fois comique – on rit énormément – et tragique – par les propos des personnages et le contexte dans lequel ils sont plongés – c'est un spectacle difficilement descriptible. C'est disons-le, une expérience à vivre, à voir et à entendre avant tout.

Fabien Imhof

Infos pratiques :

D'après, librement adapté de *Benoni* de Knut Hamsun, du 23 novembre au 8 octobre 2020 au Théâtre du Loup.

Conception et adaptation : Adrien Barazzone

Co-mise en scène : Adrien Barazzone et Barbara Schlittler

Avec Alain Borek. Mario Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet.

<https://theatreduloup.ch/spectacle/d-apres/>

Photos : © Nicolas Dupraz

[1] Ces différents aspects sont davantage développés dans la critique de Magali Bossi, à lire [ICI](#) !

Articles similaires

{headline}

D'après : quand la radio s'invite au théâtre

2020-10-26 15:10:24 Magali Bossi

Au Théâtre Du Loup, on transcende les époques et les arts, pour passer de la scène au micro – du théâtre à la radio. Jusqu'au 8 novembre, la Cie L'Homme de Dos vous propose D'après, mis en scène par Adrien Barazzone et Barbara Schlittler. Pour ceux qui aiment le son, la Norvège et les histoires d'amour...

Nous sommes en automne 1940. Les Allemands ont pris Paris en juin et, dans les couloirs de Radio-Genève, l'ambiance est morose. Guerre mondiale oblige, les rues vibrent au rythme des couvre-feux, du chômage, de l'incertitude...

Benoni dans l'abyme

Ce jour-là, un des studios d'enregistrement de la Maison de la Radio (tout juste inaugurée au Boulevard Carl-Vogt, après deux ans de travaux) résonne de voix, celles de la troupe Radio-Théâtre, fondée en 1939 : Maurice (Alain Borek), Bertin (David Gobet), Renée (Marion Chabloz) et Arlette (Mélanie Foulon). Ensemble, ils s'apprêtent à enregistrer leur prochaine pièce radiophonique, une romance aux accents malheureux, écrite en 1908 par le Norvégien Knut Hamsun, qui recevra le Nobel de littérature en 1920. En un mot : *Benoni*.

L'enregistrement ne sera pas de tout repos. Confrontés au texte qu'ils interprètent, les comédien.ne.s devront composer avec les aléas de la technique (dont le micro, ce curieux instrument qu'il faut apprendre à apprivoiser), comme avec ceux de leur propre vie. Car il est bien difficile de garder un cap, de mener une carrière et de faire bouillir la marmite en ces temps bouleversés. *D'après* se présente donc comme une mise en abyme, une pièce dans une pièce, où les acteur.trice.s d'aujourd'hui incarnent ceux de 1940, qui eux-mêmes jouent des personnages échappés d'une lointaine Norvège de la fin du XIX^e siècle. Entre les époques, bien sûr, des parallèles se tissent – tant l'incertitude qui étire les êtres en situations de crise (la pandémie d'aujourd'hui, la Seconde Guerre mondiale d'hier, la Révolution industrielle d'avant-hier) crée des réactions vives, des situations douloureuses[1].

À la radio, ce soir...

Vous l'aurez compris, le théâtre radiophonique se place au cœur de l'intrigue de *D'après*. En 1940, il a le vent en poupe. Pour les acteurs de la troupe Radio-Théâtre, il s'agit de (re)créer l'univers de *Benoni* uniquement grâce à la voix, au timbre, à l'émotion sonore... et si les gestes s'invitent pour souligner le propos dramatique ou comique, ils ne constituent pas un remplacement au son, mais un enrichissement visuel qui peut facilement être oublié. Se succédant tour à tour devant le micro, ils incarnent respectivement le narrateur et Mack, le méchant marchand ; le pauvre Benoni, pêcheur de harengs sans le sou qui tombe amoureux par hasard ; la belle Rosa, incertaine dans ses sentiments, vers qui convergent les cœurs ; ou l'ancien fiancé, Nicolai Arentsen, qui finira par épouser la jeune fille. On se rappelle Balzac, pour les rêves d'ascension sociale que nourrit Benoni, ou Ramuz, pour la simplicité si belle de la langue... Ainsi font-ils vivre la plume de Knut Hamsun, uniquement à travers le son. Le son, comme monde en soi – porte ouverte à l'imagination.

Univers sonores

C'est cette idée que Maurice, qui s'adresse au public en ouverture de la pièce, expose avec une poésie comique : le théâtre radiophonique n'est pas soumis au diktat de l'image. Si l'idée fait aujourd'hui sourire, à l'heure de l'omniprésence de la vidéo et de la photo sur les réseaux sociaux, elle est plus qu'actuelle en 1940. La radio vit alors ses belles heures ; elle s'invite dans les foyers, réunit des familles, crée une cohésion autour d'un univers invisible constitué d'ondes. Elle parle aux gens, car elle propose une expérience à la fois partageable (qui s'adresse à l'ensemble des auditeur.trice.s) et intime (qui parle directement à l'imagination de chacun.e). Mais n'allez pas croire que ce genre d'expérience appartient au passé ! Malgré l'omniprésence du visuel, le médium radiophonique est plus que jamais actuel, qu'il vous entraîne dans des *podcasts* à l'autre bout de votre imaginaire, ou sur les ailes numériques de livres audio en tous genres... Dans *D'après*, écouter *Benoni*, c'est oublier les êtres de chair qui incarnent les personnages, construire dans sa tête un tableau qui n'appartient qu'à soi, des visages, des paysages qu'on est le.a seul.e à connaître. Aussi, afin d'immerger les spectateur.trice.s du Loup dans ce monde aujourd'hui un peu oublié, Adrien Barazzone et Barbara Schlittler épurent au maximum le décor : un plateau nu, une volée de marches à peine suggérée, un micro... et un dispositif d'émission sonore, qui s'étale comme une grande grotte grise, côté Cour.

Seul le son fait glisser le public d'un monde à l'autre – de Genève en 1940 (voire en 2020, quand des rappels de la pandémie s'invitent inopinément) à la Norvège de Knut Hamsun. Les voix changent : légèrement nasillardes en 1940, elles deviennent posées, fortes ou douces en Norvège. Elles savourent les mots, les croquent avec suavité, les font rouler sur la langue. Il y a un réel plaisir dans la manière dont Alain Borek, David Gobet, Marion Chabloz et Mélanie Foulon s'emparent du texte de *Benoni*, y laissent des silences et des frémissements que les gestes, à eux seuls, ne parviendraient sans doute pas à exprimer. Plus encore que la scénographie ou le jeu visuel, ce travail sur la voix fait de *D'après* une pièce remarquable. S'y adjoint une recherche fouillée d'effets sonores, orchestrée par Clive Jenkins. Toute bonne pièce radiophonique se doit, en effet, d'emporter ses auditeur.trice.s à travers un texte... mais aussi un environnement auditif complet. L'intrigue de *Benoni* se double donc de bruitages (sons d'oiseaux, rafales de vent, tempête en pleine mer, craquements du feu) et de musique, qui s'évanouissent aussitôt 1940 retrouvé. Vital, cet emballage sonore se donne à penser comme un véritable partenaire de jeu, un acteur à part entière qui donne la réplique à ses alter ego humains.

De la radio avant toute chose

Transcendant les époques et les arts, *D'après* questionne le rapport que nous entretenons aux clivages, qu'ils soient historiques ou créatifs. Le passé, dans ses joies et surtout ses drames, trouve des échos surprenants au cœur de notre modernité contemporaine. Quant à l'art, il dépasse les genres, mélange allègrement les médiums et se rit des barrières. Ode à la radio, au théâtre, au passé... *D'après* est un peu de tout cela. Mais surtout et avant tout, une ode à l'imagination. Fermez les yeux et écoutez : vous allez voyager.

Magali Bossi

Infos pratiques :

D'après, librement adapté de *Benoni* de Knut Hamsun, du 23 novembre au 8 octobre 2020 au Théâtre du Loup.

Conception et adaptation : Adrien Barazzone

Co-mise en scène : Adrien Barazzone et Barbara Schlittler

Avec Alain Borek. Mario Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet.

<https://theatreduloup.ch/spectacle/d-apres/>

Photo : © Nicolas Dupraz

[1] Ces différents aspects sont davantage développés dans la critique de Fabien Imhof à lire [ICI](#) !

Articles similaires

-->

Critique de La Pépinière

D'après : quand la radio s'invite au théâtre

2020-10-26 15:10:24 Magali Bossi

Au Théâtre Du Loup, on transcende les époques et les arts, pour passer de la scène au micro – du théâtre à la radio. Jusqu'au 8 novembre, la Cie L'Homme de Dos vous propose D'après, mis en scène par Adrien Barazzone et Barbara Schlittler. Pour ceux qui aiment le son, la Norvège et les histoires d'amour...

Nous sommes en automne 1940. Les Allemands ont pris Paris en juin et, dans les couloirs de Radio-Genève, l'ambiance est morose. Guerre mondiale oblige, les rues vibrent au rythme des couvre-feux, du chômage, de l'incertitude...

Benoni dans l'abyme

Ce jour-là, un des studios d'enregistrement de la Maison de la Radio (tout juste inaugurée au Boulevard Carl-Vogt, après deux ans de travaux) résonne de voix, celles de la troupe Radio-Théâtre, fondée en 1939 : Maurice (Alain Borek), Bertin (David Gobet), Renée (Marion Chabloz) et Arlette (Mélanie Foulon). Ensemble, ils s'appêtent à enregistrer leur prochaine pièce radiophonique, une romance aux accents malheureux, écrite en 1908 par le Norvégien Knut Hamsun, qui recevra le Nobel de littérature en 1920. En un mot : *Benoni*.

L'enregistrement ne sera pas de tout repos. Confrontés au texte qu'ils interprètent, les comédien.ne.s devront composer avec les aléas de la technique (dont le micro, ce curieux instrument qu'il faut apprendre à apprivoiser), comme avec ceux de leur propre vie. Car il est bien difficile de garder un cap, de mener une carrière et de faire bouillir la marmite en ces temps bouleversés. *D'après* se présente donc comme une mise en abyme, une pièce dans une pièce, où les acteur.trice.s d'aujourd'hui incarnent ceux de 1940, qui eux-mêmes jouent des personnages échappés d'une lointaine Norvège de la fin du XIX^e siècle. Entre les époques, bien sûr, des parallèles se tissent – tant l'incertitude qui étreint les êtres en situations de crise (la pandémie d'aujourd'hui, la Seconde Guerre mondiale d'hier, la Révolution industrielle d'avant-hier) crée des réactions vives, des situations douloureuses[1].

À la radio, ce soir...

Vous l'aurez compris, le théâtre radiophonique se place au cœur de l'intrigue de *D'après*. En 1940, il a le vent en poupe. Pour les acteurs de la troupe Radio-Théâtre, il s'agit de (re)créer l'univers de *Benoni* uniquement grâce à la voix, au timbre, à l'émotion sonore... et si les gestes s'invitent pour souligner le propos dramatique ou comique, ils ne constituent pas un remplacement au son, mais un enrichissement visuel qui peut facilement être oublié. Se succédant tour à tour devant le micro, ils incarnent respectivement le narrateur et Mack, le méchant marchand ; le pauvre Benoni, pêcheur de harengs sans le sou qui tombe amoureux par hasard ; la belle Rosa, incertaine dans ses sentiments, vers qui convergent les cœurs ; ou l'ancien fiancé, Nicolai Arentsen, qui finira par épouser la jeune fille. On se rappelle Balzac, pour les rêves d'ascension sociale que nourrit Benoni, ou Ramuz, pour la simplicité si belle de la langue... Ainsi font-ils vivre la plume de Knut Hamsun, uniquement à travers le son. Le son, comme monde en soi – porte ouverte à l'imagination.

Univers sonores

C'est cette idée que Maurice, qui s'adresse au public en ouverture de la pièce, expose avec une poésie comique : le théâtre radiophonique n'est pas soumis au diktat de l'image. Si l'idée fait aujourd'hui sourire, à l'heure de l'omniprésence de la vidéo et de la photo sur les réseaux sociaux, elle est plus qu'actuelle en 1940. La radio vit alors ses belles heures ; elle s'invite dans les foyers, réunit des familles, crée une cohésion autour d'un univers invisible constitué d'ondes. Elle parle aux gens, car elle propose une expérience à la fois partageable (qui s'adresse à l'ensemble des auditeur.trice.s) et intime (qui parle directement à l'imagination de chacun.e). Mais n'allez pas croire que ce genre d'expérience appartient au passé ! Malgré l'omniprésence du visuel, le médium radiophonique est plus que jamais actuel, qu'il vous entraîne dans des *podcasts* à l'autre bout de votre imaginaire, ou sur les ailes numériques de livres audio en tous genres... Dans *D'après*, écouter *Benoni*, c'est oublier les êtres de chair qui incarnent les personnages, construire dans sa tête un tableau qui n'appartient qu'à soi, des visages, des paysages qu'on est le.a seul.e à connaître. Aussi, afin d'immerger les spectateur.trice.s du Loup dans ce monde aujourd'hui un peu oublié, Adrien Barazzone et Barbara Schlittler épurent au maximum le décor : un plateau nu, une volée de marches à peine suggérée, un micro... et un dispositif d'émission sonore, qui s'étale comme une grande grotte grise, côté Cour.

Seul le son fait glisser le public d'un monde à l'autre – de Genève en 1940 (voire en 2020, quand des rappels de la pandémie s'invitent inopinément) à la Norvège de Knut Hamsun. Les voix changent : légèrement nasillardes en 1940, elles deviennent posées, fortes ou douces en Norvège. Elles savourent les mots, les croquent avec suavité, les font rouler sur la langue. Il y a un réel plaisir dans la manière dont Alain Borek, David Gobet, Marion Chabloz et Mélanie Foulon s'emparent du texte de *Benoni*, y laissent des silences et des frémissements que les gestes, à eux seuls, ne parviendraient sans doute pas à exprimer. Plus encore que la scénographie ou le jeu visuel, ce travail sur la voix fait de *D'après* une pièce remarquable. S'y adjoint une recherche fouillée d'effets sonores, orchestrée par Clive Jenkins. Toute bonne pièce radiophonique se doit, en effet, d'emporter ses auditeur.trice.s à travers un texte... mais aussi un environnement auditif complet. L'intrigue de *Benoni* se double donc de bruitages (sons d'oiseaux, rafales de vent, tempête en pleine mer, craquements du feu) et de musique, qui s'évanouissent aussitôt 1940 retrouvé. Vital, cet emballage sonore se donne à penser comme un véritable partenaire de jeu, un acteur à part entière qui donne la réplique à ses alter ego humains.

De la radio avant toute chose

Transcendant les époques et les arts, *D'après* questionne le rapport que nous entretenons aux clivages, qu'ils soient historiques ou créatifs. Le passé, dans ses joies et surtout ses drames, trouve des échos surprenants au cœur de notre modernité contemporaine. Quant à l'art, il dépasse les genres, mélange allègrement les médiums et se rit des barrières. Ode à la radio, au théâtre, au passé... *D'après* est un peu de tout cela. Mais surtout et avant tout, une ode à l'imagination. Fermez les yeux et écoutez : vous allez voyager.

Magali Bossi

Infos pratiques :

D'après, librement adapté de *Benoni* de Knut Hamsun, du 23 novembre au 8 octobre 2020 au Théâtre du Loup.

Conception et adaptation : Adrien Barazzone

Co-mise en scène : Adrien Barazzone et Barbara Schlittler

Avec Alain Borek. Mario Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet.

<https://theatreduloup.ch/spectacle/d-apres/>

Photo : © Nicolas Dupraz

[1] Ces différents aspects sont davantage développés dans la critique de Fabien Imhof à lire [ICI](#) !

Articles similaires